

## LIVRE PREMIER



## I

### L'ANNIVERSAIRE

C'était l'aurore à Stanleyville. Cobourg se dirigeait d'un pas rapide vers l'avion électrique express Dar es-Salam-Léopoldville dont l'heure de départ était proche. Le manquer l'eût vivement contrarié, car il devait assister à Léopoldville aux solennités organisées en l'honneur de l'anniversaire de la fondation de l'Université, cinquante ans auparavant.

Dans la salle à manger de l'aéroplane, il y avait une trentaine de personnes. Au milieu de Nègres civilisés, affalés sur des chaises et cuvant leurs boissons, des Hindous fumaient des cigarettes ; cinq Noirs américains, la tunique ornée d'une chaîne rompue encerclée d'étoiles, s'entretenaient de culture et d'élevage ; droites devant les miroirs, des femmes indigènes en toilette d'Occident se mettaient du rouge aux lèvres. Cobourg s'assit et commençait à se restaurer quand un vieillard au visage énergique et doux entra. Il portait le chapeau rond des missionnaires et la croix pastorale.

– Enchanté de vous voir, citoyen Préfet, dit Cobourg.

– Fraternité, cher ami, répondit Larmier, préfet apostolique du Kabamba.

L'appareil se souleva verticalement avec lenteur, puis s'élança obliquement, à une vitesse prodigieuse, vers les hauteurs du ciel. Les passagers fixèrent sur leur visage le masque de respiration.

– Nous voilà envolés, continua l'ecclésiastique. Nous ferons en palier du six cent et vingt kilomètres à l'heure, je crois. Nous serons donc dans la capitale vers onze heures, car il y a sept escales. Je n'ai plus séjourné en Afrique civilisée depuis un an. Je suis si heureux avec mes chers Noirs de l'abbaye de Saint-Denis, au milieu de mes villages et de mes plantations. J'y goûte la plénitude du bonheur, s'il en existe un dans cette vallée de larmes. Dites-moi donc, je ne lis pas les radiogrammes quotidiens : la vingt-troisième conférence de Bruxelles, qui s'est réunie il y a deux mois, a-t-elle abouti ? Les États-Unis d'Europe sont-ils enfin constitués ?

COBOURG. – Non, mais un progrès a été réalisé. Les laboratoires et les industries chimiques sont désormais limités en nombre et contrôlés par

l'Association des Nations. La production des usines à munitions est surveillée et réduite. Tous les peuples ont admis, en cas de menace de conflit, l'obligation de l'arbitrage. Il n'y a d'exception que si l'honneur national est engagé.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – Et vous appelez cela un progrès !

COBOURG. – Il y a bien plus de chances de paix aujourd'hui que durant le XX<sup>e</sup> siècle semi-barbare, citoyen Préfet. La population de l'Europe n'est plus que de deux cent soixante-quinze millions d'habitants. De plus, c'étaient souvent les volontés, avouées ou hypocrites, de domination extérieure qui déchaînaient les guerres. Or, les ambitions coloniales n'ont plus d'objet. La Mésopotamie, la Palestine, les Indes, l'Asie, le Sahara, tout le nord de l'Afrique, sauf l'Algérie, sont indépendants. La mer est libre. Il n'y a plus d'empires autoritaires à conserver ou à agrandir. Les États européens n'ont-ils pas cédé à l'Association des Nations leur souveraineté sur les autres régions d'outre-mer, comme le Centre africain par exemple ? Y possèdent-ils autre chose que des mandats dont l'exercice est jalousement surveillé par elle et qui n'offrent guère d'avantages économiques particuliers ? Il n'existe plus que des communautés fraternelles de peuples parlant la même langue, comme l'anglo-saxonne. Comment l'honneur d'un peuple civilisé pourrait-il recevoir une atteinte ? La guerre est maintenant presque impossible.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – La Conférence de Bruxelles a-t-elle mis fin aux armées permanentes ?

COBOURG. – Les inconvénients des armées sont ramenés à un minimum. Les sports militaires sont imposés aux adolescents dans tous les pays. À partir de la vingtième année commence une période d'éducation qui consiste en général en une incorporation de quinze jours par an et cela de vingt à quarante ans. Du reste, si une guerre éclatait, le rempart des poitrines s'effondrerait comme une muraille de cire au soleil. Lors de l'épouvantable conflit de 19.., ce fut dans les laboratoires de physique et de chimie que se prépara le deadlock. Du haut des avions, les savants livrèrent la bataille. Soldats et flottes comptaient peu. Ils ont encore moins d'importance aujourd'hui.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – Le voilà donc, le fruit de tant d'efforts vers la paix et l'entente ! Le voilà, le chef-d'œuvre de l'ère égalitaire, de l'égalité des peuples, de l'égalité des sexes, de l'égalité du point de départ, de l'égalité de tous vis-à-vis de tous. La guerre toujours possible et des milliers de physiciens s'ingéniant, en dépit de tout, à trouver l'engin de mort sans rival. Pauvre race blanche !

COBOURG. – Je crois, citoyen Prieur, que l'ère civilisée a apporté, sinon l'âge d'or, du moins d'heureux changements. Les âmes de notre siècle ne sont plus celles des siècles précédents. Non seulement nous haïssons la guerre, mais nous méprisons cette institution du passé comme indigne de notre culture. L'ère nouvelle est pour beaucoup dans cette psychologie. Le régime anarchique de production pour le profit ne le cède-t-il pas à des méthodes basées sur les besoins et la géographie ? Le commerce de l'argent n'est-il pas supprimé ? Les privilèges du sexe, de la naissance et de l'héritage sont-ils autre chose que des souvenirs ? Les sciences morales, naguère sacrifiées à l'utilitarisme, ne jouissent-elles pas d'une faveur sans cesse grandissante ?

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – C'est une originalité de votre part, Cobourg, de parler ainsi. Un descendant des anciens rois des Belges, devenu un modeste professeur d'université, devrait plutôt regretter les inégalités sociales de l'ère close. Mais, abstraction faite des guerres toujours menaçantes, croyez-vous l'homme plus heureux en régime soi-disant égalitaire que durant les époques révolues ?

COBOURG. – Nous sommes plus savants et plus organisés. L'angoisse de la faim n'étreint plus les hommes et les peuples. La machine, la grande libératrice, a réduit à une moyenne de trois heures et demie par jour le temps de travail nécessaire à la subsistance. On lit beaucoup, mais les écrivains désertent les sujets qui étaient en vogue durant l'ère capitaliste. L'adultère, la louange de la force et de la haine, sont abandonnés. L'alcool est partout interdit. L'institution de vacances de deux mois pour tous et celle de la quasi-gratuité des voyages ont favorisé l'équilibre du corps et de l'esprit. Les hommes se recherchent aujourd'hui bien plus qu'autrefois par pure sympathie humaine.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – L'inquiétude, ce ver rongeur de notre race, la vaine agitation ont-elles diminué, selon vous ?

COBOURG. – Je le pense, citoyen Prieur. Les livres et les mémoires de l'ère semi-barbare montrent que nos ancêtres ne connaissaient pas la paix de l'âme. Le désir et l'impuissance de croire, la fureur de briller et de parvenir, les ambitions déçues tourmentaient nos aïeux. De notre temps, les positions en vedette ont perdu de leur fascination. On n'aspire plus à être ministre, ou chef d'industrie, ou maître sans contrôle d'une grande entreprise. Ces vieilles fonctions sociales, qui conféraient les honneurs et l'illusion du pouvoir, ne sont plus que des charges peu enviées. L'extrême richesse ne se transmet plus de père en fils. La nature et sa magie, le mystère du passé, de l'avenir et de la mort, la

peinture, la poésie et la musique, voilà ce qui de nos jours captive surtout les hommes.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – La paix de l'âme ne s'acquiert, Cobourg, que dans la bénédiction de la foi. Des religions et des philosophies toujours plus nombreuses se partagent le monde. L'Afrique elle-même est envahie par elles. La multiplicité des doctrines les affaiblit toutes. Le catholicisme romain souffre lui-même cruellement de l'individualisme religieux.

La vitesse de l'avion était telle que les voyageurs ne pouvaient jouir de la variété des paysages. À peine avaient-ils deviné dans les étendues ensoleillées la proximité d'une usine ou d'une plantation que l'objet entrevu s'abîmait au regard. Tout se fondait et s'unifiait dans le bleu du ciel moucheté de petits nuages blancs, dans le gris lustré du sol et dans les tons intermédiaires. Seul l'horizon, avec les lignes flexibles de ses collines, gardait quelque fixité. Le fleuve, comme une voie messianique bordée de sombres frondaisons, aimantait les regards des passagers.

L'aéroplane ralentit sa course en vue de l'aérodrome de Coquilhatville. Il s'y posa au milieu des cris et des rires d'une bande de portefaix cosmopolites qui interpellaient les voyageurs en anglais, en français, en hindou et dans les langues indigènes. Plusieurs musulmans vêtus de gandourahs et de burnous, des colons européens au visage blême, des Chinois et des Noirs y prirent place. Parmi les nouveaux venus se trouvait un fonctionnaire belge, le Gouverneur de la Moyenne Afrique équatoriale.

– Égalité, citoyens, dit-il à Cobourg et au Préfet.

– Liberté, cher ami, répondirent-ils.

– Allez-vous comme moi, fit-il ironiquement, commémorer à Léopoldville le jour des funérailles de la domination européenne en Afrique centrale ?

COBOURG. – La domination européenne aurait-elle, d'aventure, cessé d'exister en Afrique centrale ?

LE GOUVERNEUR. – L'enseignement universitaire a, il y a cinquante ans, ouvert les portes de son tombeau.

COBOURG. – Rien n'est éternel.

LE GOUVERNEUR. – Ces paroles sont-elles un blâme pour l'hégémonie occidentale ?

COBOURG. – Je ne blâme ni ne loue. Que sont les éloges ou les critiques dans l'écoulement des fatalités ?

LE GOUVERNEUR. – Je regrette, citoyen, et je m'étonne qu'un Européen, professeur de colonisation à l'Université de Léopoldville et descendant de Léopold II, tienne un pareil langage. Le droit sacré dérivant de la conquête n'existe donc pas à vos yeux ? C'est donc en vain que des milliers d'hommes de notre race sont morts sur la terre africaine ?

COBOURG. – La conquête ne confère pas de droit sacré ! Elle n'engendre que des prérogatives provisoires. Leur exercice doit cesser dès que les peuples faibles prennent conscience d'eux-mêmes.

– Vous êtes, citoyen, un mauvais Européen et un mauvais Belge, dit le Gouverneur avec vivacité.

– Je ne vous permets pas, citoyen Gouverneur..., fit Cobourg.

Mais le Préfet apostolique apaisa les deux interlocuteurs, qui s'étaient levés.

L'avion ayant repris son élan vers l'ouest, les voyageurs mirent à nouveau leur masque de respiration.

– Les Nègres, dit le gouverneur, deviennent, dans tous les protectorats européens, ingouvernables. Les universitaires, les agitateurs ouvriers, les Noirs américains les excitent à la désobéissance et au mépris. Leur presse n'épargne rien de ce qui est occidental. Il n'est ni un fonctionnaire ni un acte d'administration qu'elle ne ridiculise. On dit à haute voix qu'il ne reste aux puissances mandataires qu'à quitter le centre du continent. Les plus ardents à nous combattre sont les universitaires, qui nous doivent tout. Pour eux, l'instruction supérieure, c'est l'Afrique aux Africains. L'avenir est sombre.

COBOURG. – La domination européenne pouvait-elle ne pas octroyer l'enseignement aux Noirs ? Le refus de la haute culture n'eût-il pas été taxé de tentative d'asservissement intellectuel ?

LE GOUVERNEUR. – Qu'ils soient européenisés et s'efforcent d'adopter notre culture et nos manières, qu'ils soient nationalistes et rejettent les idées d'Occident, tous haïssent également le Blanc. Certes, les premiers sont méprisables, car on ne découvre en eux que de vils plagiaires. Les seconds me paraissent de redoutables ennemis. Leur religion indigène, fondée, peu de temps après la dernière guerre et la création de l'Université de Léopoldville, par le fameux magicien Ngoïe est en apparence pleine de ménagements pour notre race, mais elle n'est au fond qu'un christianisme dégénéré et retourné contre l'Européen. Ce fut une grande faute de n'avoir pas poursuivi et exécuté le prophète, après les faits de Beveren Saint-Louis, pour crime contre la sûreté de

l'État. Voilà où nous en sommes après un siècle et demi de domination et plus d'un demi-siècle d'enseignement des Noirs.

LE PRÉFET APOSTOLIQUE. – Le ngoïsme fait tache d'huile. C'est avec une peine extrême que nous luttons contre lui. La conversion prochaine au catholicisme du roi Rhaba Yahna arrêtera-t-elle son progrès ? Cette hérésie s'adresse aux sentiments les plus secrets de l'âme des Noirs... Les desseins de la Providence sont impénétrables.

À la vérité, citoyen gouverneur, les Blancs paient la rançon de leurs erreurs. Ils ont, sans le savoir, manœuvré contre eux-mêmes. Ils ont désorganisé et européenisé les Bantous.

Il y a deux cents ans, nos sujets étaient divisés en nombreuses tribus ennemies, toujours prêtes à la guerre. Aujourd'hui, on ne voit plus que des frères de race qui, malgré leurs divisions, font bloc contre les maîtres étrangers.

Les ngoïstes n'ont pas tout à fait tort quand ils affirment que notre empire a virtuellement cessé en Afrique centrale. L'irréparable est accompli. Nous ne pouvons que tenir quelque temps encore, comme un fruit mûr que son pédoncule tient encore attaché au rameau.

Le Préfet fixa son regard mélancolique sur les contreforts des monts de Cristal, puis il ajouta :

– Quant à moi, chers amis, je suis résigné aux volontés divines. Quoi qu'il arrive, je continuerai jusqu'au dernier jour à nourrir de la parole de vie les brebis confiées à ma garde.